

# CULTURE

societe.union@sonapresse.com

## Maman Dédé : l'éclipse d'une diva

I. I & AN  
Libreville/Gabon

Le monde musical gabonais est en deuil. Maman Dédé moins connue sous son véritable patronyme, Marie-Delphine Assong Zoghe Oyeghe, est décédée ce samedi 28 décembre 2019 dans un vénérable âge : 81 ans. Retirée de la scène musicale et de la vie publique depuis quelques années, la diva doublée d'une lead vocal de renom a succombé, selon une source familiale, à un Accident vasculaire cérébral (AVC) à l'hôpital militaire d'Angondjé où elle était admise pour des soins depuis quelques jours. Avec la disparition de Maman

Dédé, déjà annoncée plusieurs fois sur les réseaux sociaux, c'est un pan de la musique gabonaise qui s'étiolé tant la musicienne de renom avait mis intensément du sien dans la charpente de cette musique. Baignée dès sa tendre enfance dans la culture du terroir, l'épouse du célèbre historien gabonais, Frédéric Meyo Bibang, portait véritablement le Gabon en elle. Fait rarissime, n'a-t-elle pas baptisé chacun de ses neuf enfants, tous des garçons, du nom des neuf provinces que compte le pays ? Si Maman Dédé était connue comme la lead vocal et auteure-compositrice du célèbre groupe d'animation de la province de l'Estuaire Nkol-Engong de l'époque du monolithisme, c'est surtout grâce à une carrière

solo, sur le tard, qu'elle s'est véritablement révélée au public grâce aux titres à jamais entrés dans la légende : Atsame e name, Okukut Osse ye biang, Sida, Okukut Osse ye biang... D'elle, la postérité retiendra aussi cette chanson, l'une de ses dernières, quasi prémonitoire "Me mane ya ening" (J'ai fini avec la vie), du genre "j'ai fini avec ça". Le contenu explicite cette aventure terrestre somme toute humaine : "J'ai tout eu, j'ai tout fait. J'ai eu des enfants et des petits-enfants, j'ai eu des postes de responsabilité, j'ai construit des maisons, j'ai acheté des voitures, j'ai voyagé... J'ai fini avec la vie, c'est pourquoi je remercie Dieu le père..." Chapeau bas, l'artiste. The show must go on !



Maman Dédé dans une de ses apparitions publiques.

## Live : Ndong Mboula casse la baraque !



Toujours égal à lui-même, Ndong Mboula a donné le meilleur de lui-même sur scène.

I. I  
Libreville/Gabon

L'affiche était alléchante. Et le public librevillois y a massivement répondu. Ndong Mboula vient, en effet, d'effectuer un come-back tonitruant sur la scène du Casino Croisette. Dans un concert live d'environ deux heures d'horloge, l'artiste-musicien de 65 ans a confirmé tout le bien que disent de lui ses nombreux fans. Vêtu de blanc et noir, le musicien a gratifié la salle de quelques-uns des titres de son répertoire riche de dix albums. Des chansons pour la

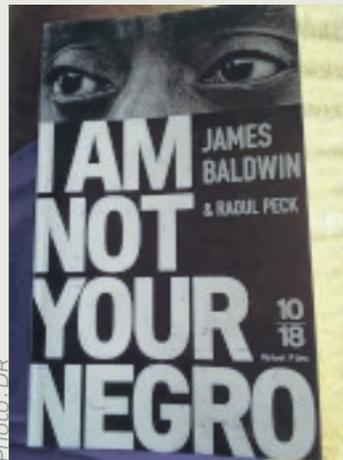
plupart reprises de bout en bout par une salle conquise et subjuguée. Des titres comme "Sida" ou "Monsieur le Roi", du titre de son dernier album encore en promotion, ont apporté de la surchauffe dans une salle qui ne tenait plus debout. C'est avec sa chanson "Etough Dzoume" au succès encore retentissant, que "le phénoménal" Ndong Mboula s'est séparé d'un public de fans qui en redemandait. Le musicien, qui remercie le Casino Croisette de lui avoir offert l'opportunité de renouer avec son public gabonais, après avoir conquis la Guinée équatoriale, caresse actuellement le rêve de disposer d'un orchestre au nom

déjà tout trouvé : le "Mboula Jazz". Mais avant - osons la comparaison - le Francky Vincent gabonais souhaiterait "aussi bousculer" l'Institut français de Libreville, comme il vient de secouer le Casino Croisette.

### Vient de paraître "I am not your negro"

ON s'en doute bien, un tel livre, signé de la plume de James Baldwin, ne peut l'être qu'à titre posthume, l'homme étant mort en 1987 - il avait vu le jour en 1924. De fait, c'est à Raoul Peck que nous devons ce texte atypique dans sa présentation. Le grand réalisateur haïtien est parti de son film éponyme pour aboutir à ce livre, qui a constitué le script de son documentaire sur la vie de Baldwin, et que tout le monde s'accorde à considérer comme un chef-d'oeuvre.

Vers la fin de sa vie, James Baldwin souhaitait écrire son histoire de l'Amérique, sous le titre "Remember the house". Il avait l'ambition de le faire à travers trois figures marquantes de son histoire : Medgar Evers, Malcolm X et Martin Luther King. Ces trois personnalités, qui ont fini assassinées, furent ses amis. Elles ont résumé à elles trois, chacune à sa manière, les combats des Noirs américains pour l'obtention de leurs droits et une meilleure consi-



dération sociale. Mais à bien lire "I am not your negro", on s'aperçoit que ce livre est avant tout la biographie en creux de James Baldwin lui-même. Raoul Peck nous rappelle sa trajectoire, ses débuts d'écrivain, son installation en Europe, notamment en France, ses luttes, sa défense et illustration du peuple noir, sa dénonciation des injustices, etc. La part belle de cet ouvrage réparti en des chapitres courts et clairs est faite aux extraits des discours et interventions de Baldwin, partout où l'occasion lui a été donnée de s'exprimer. Des illustrations, en nombre et multiformes, concourent à une contextualisation qui souligne ce qu'était l'audace, pour l'époque, de clamer haut et fort : "I am not your negro". À lire et à voir absolument.